



Les marronniers et... Victor Hugo

Jacqueline Herfray

Huit ans
Promenades quotidiennes, à l'heure du déjeuner, entre les deux demi-journées d'école. J'emmène seule, au bout de la rue, à droite, sur le boulevard où prospèrent de magnifiques - d'immenses pour moi - marronniers ornes, en ce printemps, de leurs chandelles roses ou blanches, mon petit frère, fragile, pour qu'il respire un air plus pur.

Plus pur que celui du jardin clos situé à trois cents mètres de là, dans une petite ville sans industrie ? C'est maintenant, plus de cinquante ans après, en évoquant ce souvenir, que je comprends qu'il s'agit d'un prétexte pour me faire manger rapidement avant l'arrivée de mon père. Le soir, il est toujours là au bout de la table, à ma gauche, mais c'est de ma droite que je reçois des coups de pied qui m'encouragent à reprendre et reprendre du pain ; à midi dix pas besoin de coups de pied puisque mon père arrive à la fin de mon repas, à midi vingt, au moment où je pars ou lorsque je suis déjà en route pour cette promenade quotidienne.

Je n'ai le droit de marcher que sur ce trottoir de droite, interdiction bien sûr de traverser le boulevard ou une rue transversale.

Les maisons basses sont presque toutes mitoyennes mais on aperçoit des arbres au-delà des toits qui font deviner des jardins cachés à l'arrière, parfois de petits parcs. Mais ceux-ci ne peuvent pas se comparer à ceux qui s'étalent en bordure du trottoir d'en face autour de vastes propriétés dont l'éloignement l'une de l'autre donne une idée de la surface des terrains qui s'étendent jusqu'à la rive de la rivière, des barques y sont parfois amarrées.

Je regarde, tout est beau : l'atmosphère douillette, intime de " mon " trottoir, le luxe de l'autre côté. Cela fait un nid de bonheur, pas de claque éventuelle, tombée sans comprendre si la cause en est bien justifiée : ménage du matin mal fait, boutonnière usée, bouton perdu, aiguille tombée et cachée dans la sciure du hangar où je reprise des après-midi entières, où je casse aussi du petit bois pour allumer la cuisinière les matins froids d'hiver.

Une claque, une autre, pour des raisons sans raison.

Là, je baigne dans le silence ou le frémissement des feuilles, seule ou presque car le petit frère dort, pleure rarement.

Vers vingt et une heure, quand je me retrouve dans mon lit, me reviennent en mémoire ces bouquets - fleurs des marronniers. Et un soir qui semble comme les autres des mots se mêlent soudain entre eux, puis s'alignent en une phrase qui évoque joliment mes arbres, mes amis, ils chantent, tiens, on dirait un poème, l'éclair brutal : J'EXISTE, J'EXISTE COMME VICTOR HUGO. Le plus important c'est " J'EXISTE " " VICTOR HUGO ", la poésie, surgit presque en même temps, il ne s'agit pas d'être un aussi bon poète mais d'être, et d'être aussi un poète.

Le virus est là et ne m'a plus jamais quittée.